

## **NOUS AVONS TOUJOURS PERDU L'HISTOIRE ET NOUS SOMMES DÉSESÉRÉS**

Entretien entre György Schwajda  
et Michel Didym (26 avril 1997)

**Michel Didym** : Comment la pièce a-t-elle survécu à la chute du Mur et du système socialiste en Hongrie ?

**György Schwajda** : J'ai toujours été surpris qu'il y ait une telle curiosité autour de ce texte, pourtant typiquement hongrois. Elle a été mieux accueillie en Pologne qu'en Hongrie, par exemple (elle y a été jouée dans 17 théâtres et cela depuis la chute du communisme). De façon très étonnante, la pièce a eu plus de succès avec le temps qu'au moment de sa création. Mais vous-même, pourquoi avez-vous choisi de monter ma pièce ?

**M.D.** : J'ai plutôt travaillé jusqu'à présent sur des drames et finalement je ne suis pas si sinistre que cela. Et puis j'avais envie de travailler sur une pièce qui soit une vraie machine de jeu pour les acteurs. Par ailleurs, cette histoire de pension d'invalidité refusée de façon absurde est internationale. Le dérèglement de l'état-providence par la bureaucratie même qui le supporte m'intéresse beaucoup. Vencel, le personnage central, est une sorte de petit soldat Chveik, il n'est pas vraiment révolté, il accepte le système à fond et en acceptant de faire ce qu'on lui dit de faire, jusqu'au bout, il crée la catastrophe. On peut dire en lisant *Le Miracle* que trop d'ordre provoque le désordre.

**G.S.** : C'est une approche tout-à-fait intéressante et je suis d'accord : Vencel n'est pas un révolté.

**M.D.** : Je me suis demandé ce que représente la balançoire au début. Pourquoi la femme de Vencel a-t-elle une balançoire chez elle ?

**G.S.** : Cela tient à mes souvenirs d'enfance qui remontent à la fin des années 40. Nous habitions à six personnes (mes parents et quatre enfants) dans un appartement d'une pièce et une cuisine. Mon père a fabriqué une balançoire avec un bout de bois et des cordes suspendues à l'encadrement de la porte et c'était notre distraction pour l'hiver (les appartements anciens avaient des plafonds et des portes très hauts). Si la femme de Vencel se balance au début de la pièce, c'est qu'elle est heureuse, elle est en paix avec le monde, malgré la pauvreté matérielle de son existence. Le bouleversement viendra de la société qui voudra faire son bien malgré elle.

**M.D.** : D'où vient qu'elle ne s'inquiète pas que ses enfants soient aussi étranges, un peu attardés même ?

**G.S.** : Cela tient à mes souvenirs d'enfance qui remontent à la fin des années 40. Nous habitions à six personnes (mes parents et quatre enfants) dans un appartement d'une pièce et une cuisine. Mon père a fabriqué une balançoire avec un bout de bois et des cordes suspendues à l'encadrement de la porte et c'était notre distraction pour l'hiver (les appartements anciens avaient des plafonds et des portes très hauts). Si la femme de Vencel se balance au début de la pièce, c'est qu'elle est heureuse, elle est en paix avec le monde, malgré la pauvreté matérielle de son existence. Le bouleversement viendra de la société qui voudra faire son bien malgré elle.

**M.D.** : D'où vient qu'elle ne s'inquiète pas que ses enfants soient aussi étranges, un peu attardés même ?

**G.S.** : Elle n'est pas une femme d'aujourd'hui, elle n'a pas un regard critique, intellectuel sur sa propre vie ou celle de ses enfants. Par exemple, moi-même étant bébé, j'ai bu le biberon jusqu'à six ans, il n'y avait personne pour dire que c'était bien ou non. Et puis une mère ne voyait pas ces problèmes, elle idéalisait ses enfants. Dans la pièce, tout le malheur vient de ce que les autres veulent vous aider à corriger votre vie et en fait ils la fichent par terre.

**M.D.** : Y avait-il une brigade socialiste quand vous étiez imprimeur ?

**G.S.** : Bien sûr, c'était obligatoire. Le but de la société était le communisme et la constitution d'un tel état passait par le changement des consciences individuelles. Les brigades étaient composées de six à sept personnes qui organisaient des concours avec des récompenses ; elles s'occupaient aussi des

samedis communistes et veillaient sur la culture générale des ouvriers. Mais tout le monde ne les prenait pas au sérieux et il y avait des complicités pour tricher.

**M.D.** : Le Syndicat était-il vraiment en charge de la santé des travailleurs, comme dans la pièce ?

**G.S.** : Oui, en fait l'organisation était la suivante : c'était le Secrétaire du Parti qui dirigeait l'usine, pas le directeur. Ensuite venait le Secrétaire du Syndicat, puis seulement venait le Directeur. Le Père Villi, dans la pièce, bien que responsable du Syndicat, est le seul qui dise vrai dans une société mensongère que tous acceptent. Chacun cherche son avantage dans cette société, mais quand quelque chose met en danger un intérêt personnel, alors le combat commence.

**M.D.** : Mais tout de même cette histoire de typographe aveugle...

**G.S.** : C'est une histoire réelle ! J'ai connu cette personne. Bien sûr, il n'était pas typographe, et quand j'ai voulu écrire sur cette absurdité (déclarer qu'il voit de nouveau pour ne pas lui verser de pensions d'invalidité), j'ai voulu pousser l'histoire jusqu'à l'absurde, dans la logique de ce pouvoir qui crée de telles lois. Si on avait suivi ces lois jusqu'au bout, on aurait vécu dans une société complètement folle.

**M.D.** : Mais Vencel, à la fin, quand ses camarades ont poussé le jeu jusqu'à l'absurde (il a tout, même une voiture), veut se suicider...

**G.S.** : C'est une auto-critique de notre pays, qui a depuis toujours un taux de suicide très élevé (même pendant l'empire austro-hongrois). Nous avons toujours perdu dans l'Histoire et nous sommes toujours désespérés. Cependant, dans la pièce, Vencel provoque ceux qui l'entourent, son "suicide" n'est qu'une provocation supplémentaire. En fait, il sait qu'il n'apporte que du malheur avec lui et il a conscience du tragique de sa situation.

**M.D.** : D'où vient qu'elle ne s'inquiète pas que ses enfants soient aussi étranges, un peu attardés même ?

**G.S.** : Elle n'est pas une femme d'aujourd'hui, elle n'a pas un regard critique, intellectuel sur sa propre vie ou celle de ses enfants. Par exemple, moi-même étant bébé, j'ai bu le biberon jusqu'à six ans, il n'y avait personne pour dire que c'était bien ou non. Et puis une mère ne voyait pas ces problèmes, elle idéalisait ses enfants. Dans la pièce, tout le malheur vient de ce que les autres veulent vous aider à corriger votre vie et en fait ils la fichent par terre.

**M.D.** : Y avait-il une brigade socialiste quand vous étiez imprimeur ?

**G.S.** : Bien sûr, c'était obligatoire. Le but de la société était le communisme et la constitution d'un tel état passait par le changement des consciences individuelles. Les brigades étaient composées de six à sept personnes qui organisaient des concours avec des récompenses ; elles s'occupaient aussi des samedis communistes et veillaient sur la culture générale des ouvriers. Mais tout le monde ne les prenait pas au sérieux et il y avait des complicités pour tricher.

**M.D.** : Le Syndicat était-il vraiment en charge de la santé des travailleurs, comme dans la pièce ?

**G.S.** : Oui, en fait l'organisation était la suivante : c'était le Secrétaire du Parti qui dirigeait l'usine, pas le directeur. Ensuite venait le Secrétaire du Syndicat, puis seulement venait le Directeur. Le Père Villi, dans la pièce, bien que responsable du Syndicat, est le seul qui dise vrai dans une société mensongère que tous acceptent. Chacun cherche son avantage dans cette société, mais quand quelque chose met en danger un intérêt personnel, alors le combat commence.

**M.D.** : Mais tout de même cette histoire de typographe aveugle...

**G.S.** : C'est une histoire réelle ! J'ai connu cette personne. Bien sûr, il n'était pas typographe, et quand j'ai voulu écrire sur cette absurdité (déclarer qu'il voit de nouveau pour ne pas lui verser de pensions d'invalidité), j'ai voulu pousser l'histoire jusqu'à l'absurde, dans la logique de ce pouvoir qui crée de telles lois. Si on avait suivi ces lois jusqu'au bout, on aurait vécu dans une société complètement folle.

**M.D.** : Mais Vencel, à la fin, quand ses camarades ont poussé le jeu jusqu'à l'absurde (il a tout, même une voiture), veut se suicider...

**G.S.** : C'est une auto-critique de notre pays, qui a depuis toujours un taux de suicide très élevé (même pendant l'empire austro-hongrois). Nous avons toujours perdu dans l'Histoire et nous sommes toujours désespérés. Cependant, dans la pièce, Vencel provoque ceux qui l'entourent, son "suicide" n'est qu'une provocation supplémentaire. En fait, il sait qu'il n'apporte que du malheur avec lui et il a conscience du tragique de sa situation.

Entretien entre Gyorgy Schwajda  
et le metteur en scène Michel Didym,  
réalisé à Budapest, le 26 avril 1997,  
par Marie-Agnès Sevestre.  
Traduit par Anne Lakos.